Un Conte cruel

de Valérie Poirier
mise en scène Martine Paschoud

22.02-13.03.2016
AU POCHE /GVE

Dossier pédagogique

Comédie de Genève
www.comedie.ch

Maria Da Silva
+41 22 809 60 76
mdasilva@comedie.ch

lundi, jeudi,
samedi à 19h
mardi et mercredi
à 20h30
dimanche à 17h
vendredi relâche

la comédie GE

UN CONTE CRUEL
Présentation du dossier

Inspirée librement d'un conte de Charles Perrault, la fable d'*Un conte cruel* nous entraîne dans l'univers tourmenté d'un couple où amour se conjugue avec cruauté. Écrite à partir d'entretiens que l'auteure genevoise Valérie Poirier a suivi avec des femmes qui ont été victimes de violence conjugale, la pièce s'attache à montrer les mécanismes de pouvoir et de soumission, ainsi que les dérives de toute forme de violence (psychologique, physique, émotionelle, sociale…) au sein d'un couple.

À la réalité poignante et brutale des témoignages des femmes, l'auteure confronte la fantaisie du conte, préférant mettre ainsi une distance vis à vis de leurs expériences douloureuses. Le personnage principal féminin est donc une très grande Girafe qui raconte, au travers d'un flashback (ou analepse), sa rencontre, puis sa vie de famille auprès de Petit brun. Un Petit brun qui sous ses airs timides dissimule malheureusement un caractère de grand méchant loup.

Teintée également d'un certain réalisme (les situations vécues par les personnages), la pièce est divisée en quatre parties qui rythment l'histoire et révèlent les effets de la relation amoureuse sur le personnage féminin : *Fusion* ; *Emprise* ; *Où on s'enfonce dans une nuit profonde* et *Sursaut*.

Afin de préparer vos élèves à la représentation, vous trouverez dans le présent dossier des éléments qui vous permettront d'aborder l'univers de ce *Conte cruel* :

- Le **développement dramaturgique** de Guillaume Poix, dramaturge du spectacle, qui met en lumière les **enjeux thématiques** et les **ressorts dramatiques** de la pièce ;

- Un **entretien avec Valérie Poirier**, dans lequel elle aborde **la genèse et le processus d'écriture** de la pièce ;

- Un bref rappel **historique du conte** en tant que **tradition orale puis genre littéraire**, ainsi qu'un **tableau de sa structure narrative** ;

- L'**intégralité du conte de Charles Perrault,** « La Marquise de Salusses ou la Patience de Griselidis », qui a inspiré l'auteure ;

- Finalement, vous trouverez à la fin de ce dossier les **biographies** des artistes qui participent à la création du spectacle.

UN CONTE CRUEL
Sommaire

Distribution.....p.4

Sous le Vernis... par Guillaume Poix.....p.5

Entretien avec Valérie Poirier.....p.8

Extraits du texte.....p.13

Le conte : histoire et définitions.....p.15

Genèse : un conte de Perrault.....p.17

Biographies.....p.26

UN CONTE CRUEL
Distribution

Texte: Valérie Poirier
mise en scène: Martine Paschoud
mise en jeu: Philippe Morand

avec Pierre Banderet, Mauro Bellucci, Natacha Koutchoumov, Christelle Legroux, Kathia Marquis, Anne-Marie Yerly

assistanat mise en scène: Françoise Chavaillaz
dramaturgie: Guillaume Poix
scénographie et costumes: Gilles Lambert
maquillage et coiffures: Nathalie Tanner
couturières: Mireille Dessingy et Ingrid Moberg
son: Michel Zurcher
lumières: Danielle Milovic

Production: Comédie de Genève
Coproduction: Poche /GVE

Avec le soutien du: Fonds culturel de la Société Suisse des Auteurs (SSA)

La billetterie de ce spectacle est gérée par le Poche/GVE: + 41 22 310 37 59 / billetterie@poche---gve.ch

UN CONTE CRUEL
Sous le vernis… par Guillaume Poix

Dans *Un conte cruel*, Valérie Poirier explore un fait de société majeur : les violences conjugales. Pour l'aborder, elle a choisi la forme littéraire canonique du conte, consciente que la brutalité du réel impose un traitement théâtral particulier. Comment représenter ce qui précisément demeure relativement invisible ? Comment rendre compte, avec justesse et sans complaisance, d'un tel thème dont on sait qu'il charrie nombre de stéréotypes, de contre-vérités, de fantasmes et de non-dits ? En d'autres termes, comment dire la violence cachée d'un phénomène bien connu quoique durablement tabou ?

Après avoir mené de nombreux entretiens avec des femmes ayant elles-mêmes subi des violences perpétrées par leur conjoint au sein du foyer, et récolté donc une somme documentaire « intimidante » selon ses propres mots, la dramaturge a ressenti la nécessité de contourner ce qu'une scène de théâtre immanquablement affadirait, travestirait, esthétiserait : la vérité. Pour s'en approcher, il lui est apparu qu'une forme distanciée et archétypale permettrait de restituer la complexité du phénomène des violences conjugales.
En rabattant mille histoires aussi diverses que poignantes sur une seule fable, Valérie Poirier fait de son personnage principal, La Girafe, la porte-voix de toutes ces témoins qui se sont confiées à elle. Et la forme du conte embrasse aussi celle de l'apologue et de la parabole, moralité sans moralisme destinée à travailler ce qui est universellement familier – l'architecture narrative du conte – pour nous éveiller à ce qui radicalement échappe – les brutalités faites aux femmes dans le secret d'un foyer fermé.

Le conte convoque une structure bien précise : il nous met en présence d'un être dont on se propose d'observer la trajectoire initiatique. Cette initiation donne lieu à des rencontres qui elles-mêmes provoquent des aventures en chaîne dont la valeur éducative est patente. Il s'agit d'instruire le destinataire du conte sur les réalités du monde que l'usage des métaphores aura rendu plus compréhensible. L'imagerie induite par le conte est ainsi restreinte et réinvestit toujours les mêmes éléments reconnaissables : un loup, une forêt, un château, un enfant malheureux, un prince, une sorcière… Toutes ces figures plongent le lecteur dans la tonalité du merveilleux, cette dimension « surnaturelle » où devient possible ce qui, d'un point de vue réaliste, ne l'est justement pas.
Ainsi, le loup parle, la forêt renferme un monde enchanté, le château est hanté, l'enfant possède des pouvoirs magiques, le prince vole, la sorcière se métamorphose… En repoussant les limites du réel, en faisant de lui ce qu'il n'est pas, le conte parvient à ouvrir l'imagination du lecteur tout en lui offrant la possibilité de questionner les images qu'il crée.

Si en apparence le conte « simplifie » le monde au profit d'un ordre manichéen, il sonde en réalité tout ce qui en nous est opaque, trouble ou inconscient comme l'a remar-

UN CONTE CRUEL
Sous le vernis… par Guillaume Poix (suite)

quablement montré Bruno Bettelheim dans son ouvrage fondateur *Psychanalyse des contes de fées*[1]. Ainsi, c'est en exhibant des lignes de force évidentes (méchant VS gentil, beauté VS laideur, bonté VS méchanceté, amitié VS inimitié…), en mettant en jeu des personnages typés (la marraine protectrice, le chevalier servant, la marâtre malfaisante…) et en usant de motifs à la symbolique ambigüe (épée, potion magique, loup, baiser réparateur, sommeil de plomb, chevelure infinie, miroir parlant…) que le conte questionne pulsions, désirs, élans et tendances, et qu'il se pose comme l'espace littéraire propice à évoquer ce que l'humanité refoule, réprime ou dissimule.

La proposition théâtrale de Valérie Poirier joue ainsi avec tous les codes du conte. Le simple fait d'user d'une forme destinée, rappelons-le, aux enfants pour évoquer un thème qui, lui, n'est pas destiné à un jeune public, manifeste une ironie à peine masquée. L'auteure sait bien que les contes sont violents et qu'ils sont, à cet égard, destinés tout autant aux enfants qu'aux « adultes ». Les personnages de son *Conte cruel* sont ainsi nommés en hommage à des contes pour enfants comme pour mieux montrer l'incongruité radicale de toute forme de violence. Dans ce paysage de conte de fées dépeint par l'auteure en ouverture de l'œuvre, surgiront peu à peu les coups, les humiliations et les manipulations les plus détestables. Sous le vernis, le sang, les ecchymoses et la terreur.

On retrouve dans la pièce les éléments propres à la structure du conte : l'héroïne (La Girafe, qui, si elle subit la violence, n'en est pas pour autant une victime) l'ennemi (Petit-Brun), les adjuvants traditionnels (un père aimant qui finira par être un rempart, une amie fidèle qui donne parfois de l'oxygène quand il manque) mais aussi quelques opposants relatifs (Yolande, la mère de Petit-Brun, elle-même victime des coups portés par le père de Petit-Brun et qui comprenant la situation du foyer n'alerte personne, proposant plutôt à La Girafe une crème pour résorber ses bleus, ou certains amis qui se plaisent à mesurer le nez de La Girafe lors d'une scène particulièrement dérangeante). On décèle aussi quelques caractéristiques empruntées au théâtre grec et qui vivifient la forme un rien figée du conte : les chœurs d'hommes et de femmes qui incarnent la société, c'est-à-dire nous, complices aveugles ou indifférents d'une situation cauchemardesque, ou simples témoins passifs de l'inacceptable, ou encore badauds innocents inaptes à saisir l'ampleur d'un désastre qui peut se jouer derrière quatre murs bien crépis. Cette convocation politique de l'assemblée des « autres » permet à Valérie Poirier d'ancrer son texte dans le monde d'aujourd'hui. Elle nous rappelle ainsi que le phénomène des violences conjugales nous concerne tous et toutes car c'est au sein de notre société, chez nos voisins, juste à côté que

1 Le livre de Bruno Bettelheim *Psychanalyse des contes de fées* (1976) met l'accent sur la valeur thérapeutique des contes et de leur effet sur l'enfant. L'auteur a analysé divers contes populaires et a tenté de démontrer la manière dont chacun d'eux reflète des conflits ou des angoisses apparaissant à des stades spécifiques du développement. Il suggère que les contes aident l'enfant à découvrir le sens profond de l'existence tout en le divertissant et en éveillant sa curiosité. Les contes stimulent l'imagination de l'enfant et l'aident à voir clair dans ses émotions mais aussi à prendre conscience de ses difficultés tout en lui proposant des solutions possibles aux problèmes qui le troublent. *(Ndlr)*

UN CONTE CRUEL
Sous le vernis… par Guillaume Poix (fin)

la barbarie peut avoir lieu. Cet appel à la vigilance, dramaturgiquement traduit par l'intervention ponctuelle des chœurs, signe l'identité du théâtre de Valérie Poirier : un théâtre où la fantaisie prend sa part pour nous éclairer sur les dérives et les drames de notre temps, tout ce qui a lieu tout près de nous sans que nous le sachions, l'imaginions ou l'acceptions.

Autre spécificité dramaturgique de ce conte cauchemardesque : le rapport au temps. Toute la pièce, comme l'auteure l'annonce en préambule, est une « remémoration ». Cette rétrospective initiée par La Girafe fonctionne comme un procédé quasi brechtien autorisant ce phénomène de « distancement » ou « distanciation » que le dramaturge allemand a théorisé au cours de son œuvre. En jouant avec le temps comme un élastique, en s'autorisant la discontinuité dans la chronologie, le personnage propose un exposé critique de la situation dont elle fut la captive. Rien n'est strictement linéaire, le temps n'est pas univoque et l'être est en réalité toujours pris dans un faisceau d'impressions, de sensations, de souvenirs et d'hésitations qui lui font percevoir le temps comme un accordéon, à la manière de ce que Paul Claudel imaginait en écrivant *Le Soulier de satin*[2]. Les interventions de La Girafe sont tantôt celles du passé revécu lorsque les situations sont, comme dans la grotte d'Alcandre de *L'Illusion comique*[3], rejouées pour nous, tantôt celles du présent critique lorsqu'à la troisième personne, La Girafe commente son attitude d'alors, ses agissements et ses décisions qu'elle juge désormais avec une certaine sévérité. Ce dédoublement permis par la structure temporelle qu'a choisie Valérie Poirier rend le personnage en quelque sorte étranger à lui-même et déploie dès lors une auto-catharsis : La Girafe rejoue sa vie, elle se purge elle-même de la passion qui l'a agitée, et cette opération est éminemment critique puisqu'elle permet au sujet de se libérer d'elle-même et d'entamer un véritable acte d'émancipation.

Ainsi, c'est parce qu'elle élucide les formes d'une aliénation tout en disséquant les étapes du processus insidieux qu'est l'emprise violente d'un homme sur celle qu'il s'approprie comme étant « sa » femme, que la forme du conte chez Valérie Poirier propose une aventure théâtrale inédite qui congédie le misérabilisme et le pathos au profit d'une expérience sensible volontaire.

2 Publiée en 1929, la pièce de Claudel est très longue (12 heures) et met en scène une multitude de lieux, de personnages et d'actions. Elle fait exploser les cadres de la dramaturgie traditionnelle pour élargir à l'infini les dimensions de la scène. L'œuvre postule ainsi, à l'exemple de Shakespeare ou des Espagnols du Siècle d'or, une coexistence des tonalités contraires, des intrigues développées sur un principe d'alternance, une circulation de l'action de lieux en lieux, mais aussi une étendue temporelle excédant les limites imposées par le drame absolu. *(Ndlr)*

3 Chez Corneille, la grotte du magicien Alcandre sert à montrer la réalité supposée (illusion de la vie), tout en montrant ce qui est réellement (la grotte n'est qu'une scène de théâtre). *(Ndlr)*

UN CONTE CRUEL
Entretien avec Valérie Poirier

Pouvez-vous nous raconter la genèse de ce texte et le processus singulier de son élaboration ?
À la suite des réactions virulentes déclenchées par la venue de Bertand Cantat à la Comédie de Genève en 2011, Hervé Loichemol, a désiré engager une réflexion sur le thème de la violence conjugale.
Il a rencontré Béatrice Cortellini, responsable de Solidarité femmes ; de cette amicale rencontre est née l'envie de mettre en œuvre un chantier autour de cette question. Martine Paschoud a été engagée par la Comédie et elle m'a proposé de la rejoindre. Pendant des mois, nous avons récolté des témoignages, nous sommes documentées et avons, bien sûr, énormément échangé.
À partir de là, plusieurs directions s'offraient à nous. Nos premières ébauches de spectacles allaient plutôt vers le théâtre documentaire. Et puis, l'idée du conte a surgi. Il nous a semblé qu'un détour par la fiction s'imposait, que pour montrer comment s'enclenche le processus de la violence, il fallait entrer dans l'histoire d'un couple, donner à voir comment, de petits renoncements en légers dérapages, la belle histoire virait au cauchemar. Ce n'est qu'après ce long cheminement à deux que je me suis lancée dans l'écriture.

Ressentiez-vous une pression particulière en écrivant la pièce : être à la hauteur des femmes qui se sont confiées à vous, ne pas trahir ni amoindrir leur histoire, ne pas réactiver des imaginaires stéréotypés sur cette question douloureuse ?
Oui, c'est une grande responsabilité, et il m'a semblé que la seule façon dont je pouvais m'approprier honnêtement ces témoignages était de me mettre en jeu également, c'est-à-dire, de les laisser résonner avec mon vécu. Car si dans les histoires singulières qui nous ont été racontées, la violence prend une forme extrême, la question des rapports de pouvoir au sein d'une relation et plus généralement dans la société est une question qui nous concerne tous. Les témoignages m'ont beaucoup aidé, car ils sont surprenants et bien loin des stéréotypes que l'on peut avoir sur ce qu'est la violence conjugale.
Les femmes que nous avons rencontrées, Martine Paschoud et moi-même, viennent de tous milieux, elles travaillent, certaines ont des postes à responsabilités. Il n'y a pas de profil de femme victime de violence conjugale. Ce qui m'a également surprise, et que sans doute on oublie parfois de dire, c'est que malgré la violence de ces histoires-là, il y a également de l'amour. Voilà qui complexifie l'approche, ouvre d'autres horizons au questionnement.
Ce qui m'a également aidée, c'est la grande intelligence et la dignité avec laquelle ces femmes nous ont restitué leur vécu, sans aucun apitoiement sur elles-mêmes. Elles ont dû pour se reconstruire faire un immense chemin, et la finesse de leur analyse sur leur expérience a été fondamentale dans mon approche.

La forme du conte s'est-elle imposée, ou fut-elle le fruit d'un long cheminement ? Quelle en est sa nécessité ? Quels archétypes remet-elle en jeu, et quelle distance

UN CONTE CRUEL
Entretien avec Valérie Poirier (suite)

impose-t-elle ?
Au début du projet, un conte de Perrault m'est revenu en mémoire, il se nomme *Grisélidis ou la patience éprouvée.* C'est l'histoire d'un prince extrêmement méfiant (aujourd'hui, on dirait paranoïaque) qui s'éprend d'une douce bergère (il y a déjà largement de quoi méditer!). Ils se marient, ont une fille. Et bien qu'elle soit d'une loyauté sans faille, il ne croit pas en la sincérité de l'amour qu'elle lui porte. Il ne cesse donc de la mettre à l'épreuve. Elle finit par mourir de chagrin. Pourquoi ne se révolte-t-elle pas ? Et d'où lui vient, à lui, cette extrême défiance ?
L'idée du conte est réapparue lors des témoignages. Presque toutes les femmes nous ont confié que leur histoire avait débuté comme un véritable conte de fées. J'ai trouvé ça essentiel et déroutant. Ensuite, avec Martine, on s'est demandé comment représenter la violence dans le spectacle et l'idée qu'il puisse y avoir des parties narrées a commencé à prendre forme. Le personnage principal, La girafe, est devenu à la fois protagoniste et narratrice de son histoire.
Dans les témoignages, il est souvent question de la perte de la notion de réalité. Je voulais que cette perte de repères soit perçue par le spectateur. On ne sait plus par moments si on est dans un cauchemar du personnage ou si la scène a vraiment eu lieu. Le conte permet également de faire surgir des figures, comme celle du loup, par exemple, et d'éviter la psychologie pour explorer des territoires plus archaïques.

Le genre du conte, par la déréalisation qu'il met en œuvre peut aussi déployer une tonalité comique : comment vous êtes-vous accomodée de ce ton compte tenu du sujet ?
Si les noms de la Girafe et Petit brun semblent être sortis tout droit d'un livre pour enfants, c'est que ces deux-là sont des figures qui appartiennent davantage à l'univers loufoque, et poétique des fables qu'à un drame réaliste. Pour aborder la question de la violence conjugale, un traitement presque naïf m'a paru s'imposer, non pour en édulcorer la cruauté, mais pour la mettre à distance. Et si, a priori, il n'y a pas matière à rire dans cette histoire, les contradictions dans lesquelles s'enferrent les personnages peuvent générer tout aussi bien du burlesque que du tragique.
Il est également important de souligner que lors des entretiens effectués à Solidarité femmes, le rire était très présent. Cette capacité qu'avaient les femmes que nous avons rencontrées à rire des situations les plus douloureuses m'a profondément bouleversée. Aussi bien par goût personnel que pour leur rendre justice, je tenais à aborder ce travail d'écriture en évitant tout pathétisme.

Pouvez-vous détailler votre rapport au temps dans la pièce ? Le temps rétrospectif dans lequel a lieu le drame permet-il selon vous une ressaisie active de cette expérience par le sujet qui l'a vécue ?
Ce temps-là permet une distance et même une ironie par moment. Elle apporte une respiration nécessaire au drame qui se joue. La Girafe revit certains épisodes de sa vie avec Petit brun et, en même temps, elle en est spectatrice. Étant à la fois dedans et dehors, elle peut voir ce qui lui était invisible quand elle était au cœur de la

tourmente, elle peut s'en étonner, s'en distancier et finalement s'en libérer.

Qu'est-ce que l'expression « amour fou » vous inspire-t-elle ? Un pléonasme ou un oxymore ?
Un oxymore sans doute. L'amour fou, c'est une expérience de dépossession de soi très douloureuse. Notre culture exalte la passion. Comme l'écrit Denis de Rougemont dans *L'amour et l'occident* : « Tout en nous et autour de nous glorifie à tel point la passion que nous en sommes venus à voir en elle une promesse de vie plus vivante, une puissance qui transfigure, quelque chose qui serait au-delà du bonheur et la souffrance, une béatitude ardente. Dans "passion" nous ne sentons plus "ce qui souffre", mais "ce qui est passionnant". Et pourtant, la passion d'amour signifie, de fait, un malheur. »

Comment expliquer le silence qui entoure encore les cas de maltraitance conjugale ?
La honte pour les personnes qui la subissent. Je crois qu'il est très difficile d'accepter que l'on est victime de violence, comme si la victime en portait la faute. Pour ceux qui en sont les témoins, il y a cette peur d'intervenir dans l'espace sacrosaint du couple. Au nom du respect de la sphère privée, de la liberté individuelle, on est d'une tolérance aveugle. Qui voudrait qu'on vienne fouiner dans ses petites affaires ?
La gifle, la fessée, la correction sont des pratiques qui étaient parfaitement tolérables voire encouragées jusqu'à récemment. Il n'y a qu'à lire la comtesse de Ségur ! Nous venons de là. Peut-être est-ce pour ça que la violence domestique ne nous émeut guère ? Peut-être qu'au fond, elle nous paraît normale ? C'est un phénomène qui a été refoulé par la société, son ampleur a longtemps été ignorée. Il n'y a pas si longtemps qu'elle est considérée comme un véritable problème de société. Grâce aux lois mises en place, les choses commencent à changer.
Le 1er avril 2004, le Code pénal suisse a été modifié pour renforcer la lutte contre la violence conjugale. Les actes de violence entre conjoints ou partenaires sont désormais classés parmi les infractions poursuivies d'office. Celles-ci donnent lieu à l'ouverture d'une procédure pénale dès que les autorités (police ou justice) ont connaissance de ces infractions, même si la victime ne porte pas plainte.

La force de votre texte est à mon sens de nous rappeler que nous pouvons, chacun d'entre nous, être des témoins passifs. Comment considérez-vous cette passivité ? On n'agit pas parce que l'on ne sait pas, ou bien parce que l'on ne sait proprement pas quoi faire ? Je pense à l'atmosphère actuelle de nos sociétés et de la difficulté plus générale que l'on peut éprouver à s'engager, à produire un acte et à changer les choses qui nous indignent. En cela, Un Conte cruel ***appelle-t-il une réflexion plus globale sur notre engagement ?***
À moins d'être le témoin direct d'une scène de violence physique, il n'est pas facile pour l'entourage de déceler ce qui se passe. Ceux qui exercent la violence sont

UN CONTE CRUEL
Entretien avec Valérie Poirier (suite)

manipulateurs et ils arrivent souvent à bluffer même les plus proches. La violence conjugale, ce n'est pas seulement le fait d'exercer une violence physique, la violence psychologique est plus souterraine moins facile à repérer et tout aussi destructrice. C'est pourquoi il est important d'en parler, car si nous sommes tous plus ou moins informés, nous ne savons pas toujours les aspects que la violence conjugale peut revêtir.
Davantage qu'une critique sur notre engagement, le texte nous invite à nous questionner sur le phénomène de la violence. En s'attelant à une telle thématique, on ne peut faire l'économie de s'interroger sur le contexte social et historique qui la favorise. La violence conjugale n'est pas séparable de la violence tout court. Même si elle est pathologique chez certains hommes, elle s'inscrit bel et bien dans une histoire qui est celle de la domination masculine vis-à-vis des femmes. Elle s'enracine dans les rapports sociaux de sexe.
Il ne s'agit pas de faire le procès des hommes, mais de savoir comment nous vivons ensemble, quels types de relations nous entretenons, comment nous nous traitons les uns les autres, quelle compréhension nous avons de ce qu'est l'amour : sert-il à contrôler l'autre, à le dominer ou bien à lui permettre de grandir, et de s'épanouir ?

Comment écrivez-vous ? Comment se vit pour vous l'instant même de l'écriture ?
C'est un moment privilégié, mais pour qu'il puisse avoir lieu, il faut tout un travail en amont et aussi beaucoup de moments faits d'attentes, de riens, d'errances.

Partageriez-vous avec nous un-e artiste et une oeuvre qui vous marquent, vous accompagnent, se sont révélé-e-s à vous ?
J'aime beaucoup le travail de la plasticienne Annette Messager. C'est une œuvre provocante, ludique, j'apprécie son engagement, en l'occurrence féministe, empreint de fantaisie, son univers parcouru de cruauté et de joie.

De même, une pièce de théâtre fondatrice pour vous ?
Les pièces de Tchekhov. Chez Tchekhov, on parle politique, harengs et cornichons salés, on passe sans transition de questions ontologiques au prix du tabac, le trivial côtoie la métaphysique, le politique et l'intime s'entremêlent. J'aime Tchekhov pour ce mélange de désespoir et de légèreté, pour son humanité sans complaisance. Je trouve cette écriture violente et même temps d'une suprême élégance.

Perceriez-vous avec nous la scène primitive de votre écriture ? Qu'est-ce qui fut pour vous décisif dans « l'entrée en littérature » ?
Mon premier texte a été un petit poème très pompier écrit pour enjouer ma mère. Ça a marché. Une poignée de mots maladroits ont fait naître un sourire. La réalité a été transformée pour quelques secondes. Il y a là derrière l'idée d'une réparation. Kafka l'a écrit d'une façon éblouissante : « L'écriture, c'est cette hache qui brise la mer gelée en nous. »

UN CONTE CRUEL
Entretien avec Valérie Poirier (fin)

Pourquoi écrivez-vous pour le théâtre ?
J'ai été comédienne, c'est un langage qui m'est familier. J'aime l'aspect troué de l'écriture théâtrale, l'idée d'une matière qu'il faut faire danser. J'aime qu'il faille se coltiner avec des choses très concrètes et il me plaît de jouer avec ces limitations-là. J'aime écrire pour des gens, en connivence avec eux, faire partie d'une aventure collective.

Propos recueillis par Guillaume Poix

UN CONTE CRUEL
Extraits du texte

Deuxième Partie, scènes 15 et 16

PEUR

La girafe est seule. Elle croit entendre un bruit, va vérifier d'où il vient. Elle revient, rassurée. Soudain, on entend le bruit des pas. Halètements de chien.

La girafe. C'est toi, Petit brun ? C'est toi ? Petit brun ? Qui est là ? *Soudain, Petit brun est là. Elle sursaute.* Oh, tu m'as fait peur, tu marches si silencieusement. *Il la serre contre lui.* Tu me fais mal. Arrête. *À part.* Elle ne sait pas si c'est l'ami ou le chien.
Petit brun. Ça va, ma chérie ?
La girafe. Ce soir, c'est l'ami.
Petit brun. Réponds !
La girafe. Ou le chien ?
Petit brun. Ma chérie.
La girafe. Elle ne sait pas. Elle ne sait plus.

Il la serre davantage. La girafe crie.

Petit brun. Je t'ai fait peur ? Je te fais peur ? Réponds ! Est-ce que tu as peur de moi ?
La girafe. Pas tout le temps.
Petit brun. Pas tout le temps ? *Il rit.* (Tu vis dans une fiction effrayante). Alors, je suis un monstre ?
La girafe. Non, bien sûr que non. *Il se dirige vers la sortie.* Qu'est-ce que tu fais ? *Elle se précipite vers lui et l'empêche de sortir.* Je n'ai pas peur ! J'ai dit ça… j'ai dit ça… pour… rire. Je t'en prie, ne pars pas, JE N'AI PAS PEUR ! *Petit brun sort.*

LA ROBE

Petit brun. Ce soir, nous fêtons notre anniversaire de mariage. Mets ta belle robe.

Il lui tend une robe. Elle tente de l'enfiler, elle est trop petite.

La girafe. Je n'entre plus dans ma robe.
Petit brun. Essaie encore. Tu es si jolie dans cette robe.

Elle vient se blottir contre lui. Il l'embrasse.

Petit brun. Tu es heureuse ?
La girafe. Oui.

UN CONTE CRUEL
Extraits du texte (fin)

Il sort. Elle essaie encore d'entrer dans la robe, ça ne va pas. Elle est dans tous ses états. Elle y arrive finalement. Elle est boudinée. Pendant toute la scène, elle pourra à peine respirer.

Petit brun. Tu es une femme merveilleuse, merveilleuse. Quand je te regarde dans cette robe incroyable et que tu me souris avec cet air légèrement distrait, je sais que j'ai fait le bon choix. Viens dans mes bras.

On entend un air italien. Ils dansent.

Petit brun. À quoi penses-tu ?
La girafe. J'essaie de m'imaginer dans tes rêves…
Petit brun. Et ?
La girafe. C'est une autre que je vois.

Il rit.

Petit brun. Où vas-tu chercher des idées pareilles! Tu es une femme…surprenante! Il l'embrasse. Je voudrais que cet instant ne s'arrête jamais.

Les deux danseurs se figent. Ils sont tous deux emprisonnés dans le présent. La danse devient plus langoureuse. Petit brun embrasse fougueusement la girafe. Soudain, elle tombe évanouie.

Petit brun. La girafe, la girafe! Mon Dieu, qu'est-ce que je…? J'appelle… SOS secours ?

Il l'aide avec difficulté à enlever sa robe tant celle-ci est serrée. Elle peut à nouveau respirer.

Petit brun. Pourquoi est-ce que tu t'imposes des choses pareilles ?

UN CONTE CRUEL
Le conte : histoire et définitions

De la tradition orale au genre littéraire[1]

De l'Antiquité à la Renaissance, le conte trouve ses origines dans des mythes ancestraux et des légendes aux motifs universels. De tradition orale, le conte est une pratique sociale qui se transmet lors de réunions populaires et familiales par un conteur. En Occident, la littérature médiévale constitue un jalon majeur de l'histoire du conte. Le merveilleux y abonde, inspirant chansons de geste, sagas, fabliaux, lais ou romans. Des siècles plus tard, nombre d'auteurs puiseront dans cette culture médiévale les sujets de leurs histoires.

Si les premiers contes écrits apparaissent en Italie à la Renaissance, c'est avec Charles Perrault que naît un véritable genre littéraire. De l'oral, le conte passe à l'écrit. Au XVIIe siècle, cet art monte à Paris où des hommes et surtout des femmes de lettres rivalisent d'esprit et de style dans les salons.

En Allemagne, au début du XIXe siècle, les frères Grimm ont l'idée de collecter des contes traditionnels allemands, et non seulement de les réécrire. Ils affichent ainsi la volonté d'inventorier et de conserver tout un patrimoine populaire. Une démarche innovatrice qui influence nombre de folkloristes qui se mettent à rassembler les histoires de la tradition orale. Cette vague de collecte, souvent entachée de nombreuses réécritures, laisse place au XXe siècle à des études plus scientifiques du genre (narratologie, sémiologie, anthropologie, psychologie…) .

La création de contes littéraires se renouvelle ainsi dès le début du XIXe siècle : en Russie avec Pouchkine, en Allemagne avec Bechstein, en France avec la Comtesse de Ségur, Alexandre Dumas ou George Sand, et surtout au Danemark avec Hans Christian Andersen qui place la fable au cœur de la société contemporaine et non plus dans un ailleurs irréel. Remarquables par leur ironie et l'absence de morale traditionnelle, les contes de l'auteur danois osent présenter des histoires tragiques et des fins malheureuses.

À partir des années 1970, la transmission du conte oral connaît un regain de renouveau en tant qu'art du spectacle vivant. Un mouvement culturel qui remet au goût du jour l'art de raconter les histoires et engendre une multitude de manifestations pour les grands et les petits.

Définition du genre

Les études scientifiques autour du conte en tant que genre littéraire ont permis de dégager des caractéristiques qui lui sont propres. Le conte littéraire est ainsi un récit court, dans lequel les actions sont racontées (et non représentées). Le genre est ainsi plus proche du théâtre épique (l'action est narrée) que du théâtre dramatique (l'action est jouée).

1 Sources *Wikipédia* et *Universalis.fr*

UN CONTE CRUEL
Le conte : histoire et définitions (fin)

Cette forme littéraire peut adopter des contenus très diversifiés; elle ne vise pas nécessairement à émerveiller le lecteur, mais peut également vouloir l'éduquer (conte moral), l'effrayer (conte d'horreur), l'amuser (conte satirique) ou le faire réfléchir (conte philosophique).

Contrairement à ce que son caractère volontiers fantaisiste et invraisemblable laisse souvent penser, le terme même de conte littéraire n'est pas synonyme de conte de fées ou de littérature exclusivement enfantine.

Structure narrative classique du conte

Situation initiale	Qui? Les personnages. Présentation et description des personnages, portrait physique ou moral. Où? Le lieu. Où se déroule l'histoire ? Quand? Le moment. Quand l'histoire se passe-t-elle ? Comment se sentent les personnages?	Marque le début de l'histoire. Présentation du cadre spatio-temporel, des personnages principaux dans une situation stable. Cette étape débute souvent par une formule introductrice, du type "il était une fois".
Élément déclencheur	Quoi ? Pourquoi ? Quel événement fait démarrer l'histoire ?	Marque un bouleversement plus ou moins brusque par rapport à la situation initiale. Le nœud d'une situation. Présente le problème, l'événement qui brise le calme du début, l'action qui fait démarrer l'histoire.
Péripéties	Réaction du personnage, son but ? Que ressent-il ?	Les épreuves que doit affronter le héros et les actions qu'initie le personnage pour rétablir le calme, pour trouver une solution. Ces actions ne fonctionnent pas.
Dénouement	Que fait le personnage principal ? Que font les autres personnages ? Comment réagissent-ils ?	L'élément de résolution. Action qui fonctionne, qui rétablit la situation, qui donne une explication.
Situation finale	Le problème se règle-t-il ? Comment ? Comment se termine le récit ? Qu'arrive-t-il aux autres personnages à la fin du récit ?	Indique comment l'aventure a transformé la vie des personnages. Plus tard, à l'avenir, évolution des personnages dans le futur. Deux solutions de la trame sont envisageables : une fin heureuse ou malheureuse.
Conclusion ou morale	Après cette aventure que devient le personnage principal ?	

UN CONTE CRUEL
Genèse : un conte de Perrault

Le conte de Perrault « La Marquise de Salusses ou la Patience de Griselidis » raconte l'histoire d'un jeune prince qui dirige son royaume avec sagesse, et qui est vraisemblablement doté de toutes les qualités possibles. Aimé de tous, il fait prospérer l'économie. Ses journées se divisent entre les affaires du royaume et la chasse. Ce prince a néanmoins une méfiance naturelle pour les femmes. Il pense qu'elles sont toutes perverses et corrompues, indignes de son amour. Cet apriori constitue la raison pour laquelle il ne veut pas se marier.
Un jour, durant une partie de chasse, il se perd dans la forêt et tombe sur une magnifique bergère : Grisélidis. Belle, vertueuse, polie et spirituelle, elle gagne immédiatement le cœur du prince qui en tombe éperdument amoureux. Il décide de se marier avec elle, sachant que son peuple demande un héritier. Ensemble, ils ont une fille. Mais le prince continue de se méfier des femmes et décide de mettre à l'épreuve l'amour et la vertu de sa femme.
Malgré les souffrances qui lui infligent son époux, Grisélidis reste courageuse et fidèle. Dans son obsession, le prince va même jusqu'à lui enlever sa fille et divorcer, en la renvoyant dans sa bergerie. Quelque temps après, il la rappelle pour préparer son nouveau mariage avec une jeune princesse qui n'est autre que leur fille. Patiente, Grisélidis reste digne et gagne à nouveau le cœur du prince qui lui avoue finalement toute la machination. Il se remarie pour toujours avec elle et accorde leur fille à un grand seigneur.

Inspiré par une histoire du *Décaméron* de Boccace (1350-1355), le conte de Perrault montre une héroïne qui de nos jours symboliserait la soumission des femmes au pouvoir patriarcal, ainsi qu'une forme de résignation chrétienne, ou plus généralement, religieuse. Soumise à Dieu et à son mari, elle n'a aucune emprise sur sa vie personnelle.

La Marquise de Salusses ou la Patience de Griselidis (1691)

Au pied des célèbres montagnes
Où le Pô s'échappant de dessous ses roseaux,
Va dans le sein des prochaines campagnes
Promener ses naissantes eaux,
Vivait un jeune et vaillant Prince,
Les délices de sa Province :
Le ciel, en le formant, sur lui tout à la fois
Versa ce qu'il a de plus rare,
Ce qu'entre ses amis d'ordinaire il sépare,
Et qu'il ne donne qu'aux grands Rois.
Comblé de tous les dons et du corps et de l'âme,
Il fut robuste, adroit, propre au métier de Mars,
Et par l'instinct secret d'une divine flamme,
Avec ardeur il aima les beaux Arts.
Il aima les combats, il aima la victoire,
Les grands projets, les actes valeureux,
Et tout ce qui fait vivre un beau nom dans l'histoire ;
Mais son coeur tendre et généreux
Fut encor plus sensible à la solide gloire
De rendre ses Peuples heureux.
Ce tempérament héroïque
Fut obscurci d'une sombre vapeur
Qui, chagrine et mélancolique,
Lui faisait voir dans le fond de son coeur
Tout le beau sexe infidèle et trompeur :
Dans la femme où brillait le plus rare mérite,
Il voyait une âme hypocrite,
Un esprit d'orgueil enivré,
Un cruel ennemi qui sans cesse n'aspire
Qu'à prendre un souverain empire
Sur l'homme malheureux qui lui sera livré.
Le fréquent usage du monde,
Où l'on ne voit qu'Époux subjugués ou trahis,
Joint à l'air jaloux du Pays,
Accrut encor cette haine profonde.
Il jura donc plus d'une fois
Que quand même le Ciel pour lui plein de tendresse
Formerait une autre Lucrèce,
Jamais de l'hyménée il ne suivrait les lois.
Ainsi, quand le matin, qu'il donnait aux affaires,
Il avait réglé sagement
Toutes les choses nécessaires
Au bonheur du gouvernement,

UN CONTE CRUEL
Genèse : un conte de Perrault (suite)

Que du faible orphelin, de la veuve oppressée,
Il avait conservé les droits,
Ou banni quelque impôt qu'une guerre forcée
Avait introduit autrefois,
L'autre moitié de la journée
À la chasse était destinée,
Où les Sangliers et les Ours,
Malgré leur fureur et leurs armes
Lui donnaient encor moins d'alarmes
Que le sexe charmant qu'il évitait toujours.
Cependant ses sujets que leur intérêt presse
De s'assurer d'un successeur
Qui les gouverne un jour avec même douceur,
À leur donner un fils le conviaient sans cesse.
Un jour dans le Palais ils vinrent tous en corps
Pour faire leurs derniers efforts;
Un Orateur d'une grave apparence,
Et le meilleur qui fût alors,
Dit tout ce qu'on peut dire en pareille occurrence.
Il marqua leur désir pressant
De voir sortir du Prince une heureuse lignée
Qui rendît à jamais leur État florissant;
Il lui dit même en finissant
Qu'il voyait un Astre naissant
Issu de son chaste hyménée
Qui faisait pâlir le Croissant.
D'un ton plus simple et d'une voix moins forte,
Le Prince à ses sujets répondit de la sorte:
Le zèle ardent, dont je vois qu'en ce jour
Vous me portez aux noeuds du mariage,
Me fait plaisir et m'est de votre amour
Un agréable témoignage;
J'en suis sensiblement touché,
Et voudrais dès demain pouvoir vous satisfaire:
Mais à mon sens l'hymen est une affaire
Où plus l'homme est prudent, plus il est empêché.
Observez bien toutes les jeunes filles;
Tant qu'elles sont au sein de leurs familles,
Ce n'est que vertu, que bonté,
Que pudeur que sincérité,
Mais sitôt que le mariage
Au déguisement a mis fin
Et qu'ayant fixé leur destin
Il n'importe plus d'être sage,
Elles quittent leur personnage,
Non sans avoir beaucoup pâti,
Et chacune dans son ménage
Selon son gré prend son parti.
L'une d'humeur chagrine, et que rien ne récrée,
Devient une Dévote outrée,
Qui crie et gronde à tous moments;
L'autre se façonne en Coquette
Qui sans cesse écoute ou caquette,
Et n'a jamais assez d'Amants;
Celle-ci des beaux Arts follement curieuse,
De tout décide avec hauteur
Et critiquant le plus habile Auteur
Prend la forme de Précieuse;
Cette autre s'érige en Joueuse,
Perd tout, argent, bijoux, bagues, meubles de prix,
Et même jusqu'à ses habits.
Dans la diversité des routes qu'elles tiennent,
Il n'est qu'une chose où je vois
Qu'enfin toutes elles conviennent,
C'est de vouloir donner la loi.
Or je suis convaincu que dans le mariage
On ne peut jamais vivre heureux,
Quand on y commande tous deux;
Si donc vous souhaitez qu'à l'hymen je m'engage,
Cherchez une jeune beauté
Sans orgueil et sans vanité,
D'une obéissance achevée,
D'une patience éprouvée,
Et qui n'ait point de volonté,
Je la prendrai quand vous l'aurez trouvée.
Le Prince ayant mis fin à ce discours moral,
Monte brusquement à cheval,
Et court joindre à perte d'haleine
Sa meute qui l'attend au milieu de la plaine.
Après avoir passé des prés et des guérets,
Il trouve ses Chasseurs couchés sur l'herbe verte;
Tous se lèvent et tous alertes
Vont trembler de leurs cors les hôtes des forêts.
Des chiens courants l'aboyante famille,
Deçà, delà, parmi le chaume brille,
Et les limiers à l'oeil ardent
Qui du fort de la Bête à leur poste reviennent,
Entraînent en les regardant
Les forts valets qui les retiennent.
S'étant instruit par un des siens
Si tout est prêt, si l'on est sur la trace,
Il ordonne aussitôt qu'on commence la chasse,
Et fait donner le Cerf aux chiens.
Le son des cors qui retentissent,
Le bruit des chevaux qui hennissent
Et des chiens animés les pénétrants abois,
Remplissent la forêt de tumulte et de trouble,
Et pendant que l'écho sans cesse les redouble,
S'enfoncent avec eux dans les plus creux du bois.
Le Prince, par hasard ou par sa destinée,
Prit une route détournée
Où nul des Chasseurs ne le suit;
Plus il court, plus il s'en sépare:
Enfin à tel point il s'égare
Que des chiens et des cors il n'entend plus le bruit.
L'endroit où le mena sa bizarre aventure,
Clair de ruisseaux et sombre de verdure,
Saisissait les esprits d'une secrète horreur;
La simple et naïve Nature
S'y faisait voir et si belle et si pure,
Que mille fois il bénit son erreur
Rempli des douces rêveries
Qu'inspirent les grands bois, les eaux et les prai-
ries,
Il sent soudain frapper et son coeur et ses yeux
Par l'objet le plus agréable,

UN CONTE CRUEL
Genèse : un conte de Perrault (suite)

Le plus doux et le plus aimable
Qu'il eût jamais vu sous les Cieux.
C'était une jeune Bergère
Qui filait aux bords d'un ruisseau,
Et qui conduisant son troupeau,
D'une main sage et ménagère
Tournait son agile fuseau.
Elle aurait pu dompter les coeurs les plus sauvages;
Des lys, son teint a la blancheur
Et sa naturelle fraîcheur
S'était toujours sauvée à l'ombre des bocages:
Sa bouche, de l'enfance avait tout l'agrément,
Et ses yeux qu'adoucit une brune paupière,
Plus bleus que n'est le firmament,
Avaient aussi plus de lumière.
Le Prince, avec transport, dans le bois se glissant,
Contemple les beautés dont son âme est émue,
Mais le bruit qu'il fait en passant
De la Belle sur lui fit détourner la vue;
Dès qu'elle se vit aperçue,
D'un brillant incarnat la prompte et vive ardeur
De son beau teint redoubla la splendeur,
Et sur son visage épandue,
Y fit triompher la pudeur.
Sous le voile innocent de cette honte aimable,
Le Prince découvrit une simplicité,
Une douceur, une sincérité,
Dont il croyait le beau sexe incapable,
Et qu'il voit là dans toute leur beauté.
Saisi d'une frayeur pour lui toute nouvelle,
Il s'approche interdit, et plus timide qu'elle,
Lui dit d'une tremblante voix,
Que de tous ses veneurs il a perdu la trace,
Et lui demande si la chasse
N'a point passé quelque part dans le bois.
Rien n'a paru, Seigneur dans cette solitude,
Dit-elle, et nul ici que vous seul n'est venu;
Mais n'ayez point d'inquiétude,
Je remettrai vos pas sur un chemin connu.
De mon heureuse destinée
Je ne puis, lui dit-il, trop rendre grâce aux Dieux;
Depuis longtemps je fréquente ces lieux,
Mais j'avais ignoré jusqu'à cette journée
Ce qu'ils ont de plus précieux.
Dans ce temps elle voit que le Prince se baisse
Sur le moite bord du ruisseau,
Pour étancher dans le cours de son eau
La soif ardente qui le presse.
Seigneur, attendez un moment,
Dit-elle, et courant promptement
Vers sa cabane, elle y prend une tasse
Qu'avec joie et de bonne grâce,
Elle présente à ce nouvel Amant.
Les vases précieux de cristal et d'agate
Où l'or en mille endroits éclate,
Et qu'un Art curieux avec soin façonna,
N'eurent jamais pour lui, dans leur pompe inutile,
Tant de beauté que le vase d'argile
Que la Bergère lui donna.
Cependant pour trouver une route facile
Qui mène le Prince à la Ville,
Ils traversent des bois, des rochers escarpés
Et de torrents entrecoupés;
Le Prince n'entre point dans de route nouvelle
Sans en bien observer tous les lieux d'alentour
Et son ingénieux Amour
Qui songeait au retour
En fit une carte fidèle.
Dans un bocage sombre et frais
Enfin la Bergère le mène,
Où de dessous ses branchages épais
Il voit au loin dans le sein de la plaine
Les toits dorés de son riche Palais.
S'étant séparé de la Belle,
Touché d'une vive douleur,
À pas lents il s'éloigne d'Elle,
Chargé du trait qui lui perce le coeur;
Le souvenir de sa tendre aventure
Avec plaisir le conduisit chez lui.
Mais dès le lendemain il sentit sa blessure,
Et se vit accablé de tristesse et d'ennui.
Dès qu'il le peut il retourne à la chasse,
Où de sa suite adroitement
Il s'échappe et se débarrasse
Pour s'égarer heureusement.
Des arbres et des monts les cimes élevées,
Qu'avec grand soin il avait observées,
Et les avis secrets de son fidèle Amour,
Le guidèrent si bien que malgré les traverses
De cent routes diverses,
De sa jeune Bergère il trouva le séjour.
Il sut qu'elle n'a plus que son Père avec elle,
Que Griselidis on l'appelle,
Qu'ils vivent doucement du lait de leurs brebis,
Et que de leur toison qu'elle seule elle file,
Sans avoir recours à la ville,
Ils font eux-mêmes leurs habits.
Plus il la voit, plus il s'enflamme
Des vives beautés de son âme
Il connaît en voyant tant de dons précieux,
Que si la Bergère est si belle,
C'est qu'une légère étincelle
De l'esprit qui l'anime a passé dans ses yeux.
Il ressent une joie extrême
D'avoir si bien placé ses premières amours;
Ainsi sans plus tarder il fit dès le jour même
Assembler son Conseil et lui tint ce discours
Enfin aux Lois de l'Hyménée
Suivant vos voeux je me vais engager;
Je ne prends point ma femme en Pays étranger,
Je la prends parmi vous, belle, sage, bien née,
Ainsi que mes aïeux ont fait plus d'une fois.
Mais j'attendrai cette grande journée
A vous informer de mon choix.
Dès que la nouvelle fut sue,
Partout elle fut répandue.

UN CONTE CRUEL
Genèse : un conte de Perrault (suite)

On ne peut dire avec combien d'ardeur
L'allégresse publique
De tous côtés s'explique;
Le plus content fut l'Orateur,
Qui par son discours pathétique
Croyait d'un si grand bien être l'unique Auteur
Qu'il se trouvait homme de conséquence!
Rien ne peut résister à la grande éloquence,
Disait-il sans cesse en son coeur
Le plaisir fut de voir le travail inutile
Des Belles de toute la Ville
Pour s'attirer et mériter le choix
Du Prince leur Seigneur qu'un air chaste et modeste
Charmait uniquement et plus que tout le reste,
Ainsi qu'il l'avait dit cent fois.
D'habit et de maintien toutes elles changèrent,
D'un ton dévot elles toussèrent,
Elles radoucirent leurs voix,
De demi-pied les coiffures baissèrent,
La gorge se couvrit, les manches s'allongèrent,
À peine on leur voyait le petit bout des doigts.
Dans la Ville avec diligence,
Pour l'Hymen dont le jour s'avance,
On voit travailler tous les Arts:
Ici se font de magnifiques chars
D'une forme toute nouvelle,
Si beaux et si bien inventés,
Que l'or qui partout étincelle
En fait la moindre des beautés.
Là pour voir aisément et sans aucun obstacle
Toute la pompe du spectacle,
On dresse de longs échafauds,
Ici de grands Arcs triomphaux
Où du Prince guerrier se célèbre la gloire,
Et de l'Amour sur lui l'éclatante victoire.
Là, sont forgés d'un art industrieux,
Ces feux qui par les coups d'un innocent tonnerre,
En effrayant la Terre,
De mille astres nouveaux embellissent les Cieux.
Là d'un ballet ingénieux
Se concerte avec soin l'agréable folie,
Et là d'un Opéra peuplé de mille Dieux,
Le plus beau que jamais ait produit l'Italie,
On entend répéter les airs mélodieux.
Enfin, du fameux Hyménée,
Arriva la grande journée.
Sur le fond d'un Ciel vif et pur
À peine l'Aurore vermeille
Confondait l'or avec l'azur,
Que partout en sursaut le beau sexe s'éveille;
Le Peuple curieux s'épand de tous côtés,
En différents endroits des Gardes sont postés
Pour contenir la Populace,
Et la contraindre à faire place.
Tout le Palais retentit de clairons,
De flûtes, de hautbois, de rustiques musettes,
Et l'on n'entend aux environs
Que des tambours et des trompettes.
Enfin le Prince sort entouré de sa Cour
Il s'élève un long cri de joie,
Mais on est bien surpris quand au premier détour,
De la Forêt prochaine on voit qu'il prend la voie,
Ainsi qu'il faisait chaque jour.
Voilà, dit-on, son penchant qui l'emporte,
Et de ses passions, en dépit de l'Amour,
La Chasse est toujours la plus forte.
Il traverse rapidement
Les guérets de la plaine et gagnant la montagne,
Il entre dans le bois au grand étonnement
De la Troupe qui l'accompagne.
Après avoir passé par différents détours,
Que son coeur amoureux se plaît à reconnaître,
Il trouve enfin la cabane champêtre,
Où logent ses tendres amours.
Griselidis de l'Hymen informée,
Par la voix de la Renommée,
En avait pris son bel habillement;
Et pour en aller voir la pompe magnifique,
De dessous sa case rustique
Sortait en ce même moment.
Où courez-vous si prompte et si légère?
Lui dit le Prince en l'abordant
Et tendrement la regardant;
Cessez de vous hâter trop aimable Bergère:
La noce où vous allez, et dont je suis l'Epoux,
Ne saurait se faire sans vous.
Oui, je vous aime, et je vous ai choisie
Entre mille jeunes beautés,
Pour passer avec vous le reste de ma vie,
Si toutefois mes voeux ne sont pas rejetés.
Ah! dit-elle, Seigneur je n'ai garde de croire
Que je sois destinée à ce comble de gloire;
Vous cherchez à vous divertir.
Non, non, dit-il, je suis sincère,
J'ai déjà pour moi votre Père
(Le Prince avait eu soin de l'en faire avertir).
Daignez, Bergère, y consentir,
C'est là tout ce qui reste à faire.
Mais afin qu'entre nous une solide paix
Éternellement se maintienne,
Il faudrait me jurer que vous n'aurez jamais
D'autre volonté que la mienne.
Je le jure, dit-elle, et je vous le promets;
Si j'avais épousé le moindre du Village,
J'obéirais, son joug me serait doux;
Hélas! combien donc davantage,
Si je viens à trouver en vous
Et mon Seigneur et mon Epoux.
Ainsi le Prince se déclare,
Et pendant que la Cour applaudit à son choix,
Il porte la Bergère à souffrir qu'on la pare
Des ornements qu'on donne aux Épouses des Rois.
Celles qu'à cet emploi leur devoir intéresse
Entrent dans la cabane, et là diligemment
Mettent tout leur savoir et toute leur adresse
À donner de la grâce à chaque ajustement.

UN CONTE CRUEL
Genèse : un conte de Perrault (suite)

Dans cette Hutte où l'on se presse
Les Dames admirent sans cesse
Avec quel art la Pauvreté
S'y cache sous la Propreté;
Et cette rustique Cabane,
Que couvre et rafraîchit un spacieux Platane,
Leur semble un séjour enchanté.
Enfin, de ce Réduit sort pompeuse et brillante
La Bergère charmante;
Ce ne sont qu'applaudissements
Sur sa beauté, sur ses habillements;
Mais sous cette pompe étrangère
Déjà plus d'une fois le Prince a regretté
Des ornements de la Bergère
L'innocente simplicité.
Sur un grand char d'or et d'ivoire,
La Bergère s'assied pleine de majesté;
Le Prince y monte avec fierté,
Et ne trouve pas moins de gloire
À se voir comme Amant assis à son côté
Qu'à marcher en triomphe après une victoire;
La Cour les suit et tous gardent leur rang
Que leur donne leur charge ou l'éclat de leur sang.
La ville dans les champs presque toute sortie
Couvrait les plaines d'alentour
Et du choix du Prince avertie,
Avec impatience attendait son retour.
Il paraît, on le joint. Parmi l'épaisse foule
Du Peuple qui se fend le char à peine roule;
Par les longs cris de joie à tout coup redoublés
Les chevaux émus et troublés
Se cabrent, trépignent, s'élancent,
Et reculent plus qu'ils n'avancent.
Dans le Temple on arrive enfin,
Et là par la chaîne éternelle
D'une promesse solennelle,
Les deux Époux unissent leur destin;
Ensuite au Palais ils se rendent,
Où mille plaisirs les attendent,
Où la Danse, les Jeux, les Courses, les Tournois,
Répandent l'allégresse en différents endroits;
Sur le soir le blond Hyménée
De ses chastes douceurs couronna la journée.
Le lendemain, les différents États
De toute la Province
Accourent haranguer la Princesse et le Prince
Par la voix de leurs Magistrats.
De ses Dames environnée,
Griselidis, sans paraître étonnée,
En Princesse les entendit,
En Princesse leur répondit.
Elle fit toute chose avec tant de prudence,
Qu'il sembla que le Ciel eût versé ses trésors
Avec encor plus d'abondance
Sur son âme que sur son corps.
Par son esprit, par ses vives lumières,
Du grand monde aussitôt elle prit les manières,
Et même dès le premier jour.
Des talents, de l'humeur des Dames de sa Cour,
Elle se fit si bien instruire,
Que son bon sens jamais embarrassé
Eut moins de peine à les conduire
Que ses brebis du temps passé.
Avant la fin de l'an, des fruits de l'Hyménée
Le Ciel bénit leur couche fortunée;
Ce ne fut pas un Prince, on l'eût bien souhaité;
Mais la jeune Princesse avait tant de beauté
Que l'on ne songea plus qu'à conserver sa vie;
Le Père qui lui trouve un air doux et charmant
La venait voir de moment en moment,
Et la Mère encor plus ravie
La regardait incessamment.
Elle voulut la nourrir elle-même:
Ah! dit-elle, comment m'exempter de l'emploi
Que ses cris demandent de moi
Sans une ingratitude extrême?
Par un motif de Nature ennemi
Pourrais-je bien vouloir de mon Enfant que j'aime
N'être la Mère qu'à demi?
Soit que le Prince eût l'âme un peu mois enflammée
Qu'aux premiers jours de son ardeur,
Soit que de sa maligne humeur
La masse se fût rallumée,
Et de son épaisse fumée
Eût obscurci ses sens et corrompu son coeur
Dans tout ce que fait la Princesse,
Il s'imagine voir peu de sincérité.
Sa trop grande vertu le blesse,
C'est un piège qu'on tend à sa crédulité;
Son esprit inquiet et de trouble agité
Croit tous les soupçons qu'il écoute,
Et prend plaisir à révoquer en doute
L'excès de sa félicité.
Pour guérir les chagrins dont son âme est atteinte,
Il la suit, il l'observe, il aime à la troubler
Par les ennuis de la contrainte,
Par les alarmes de la crainte,
Par tout ce qui peut démêler
La vérité d'avec la feinte.
C'est trop, dit-il, me laisser endormir;
Si ses vertus sont véritables,
Les traitements les plus insupportables
Ne feront que les affermir.
Dans son Palais il la tient resserrée,
Loin de tous les plaisirs qui naissent à la Cour
Et dans sa chambre, où seule elle vit retirée,
À peine il laisse entrer le jour
Persuadé que la Parure
Et le superbe Ajustement
Du sexe que pour plaire a formé la Nature
Est le plus doux enchantement
Il lui demande avec rudesse
Les perles, les rubis, les bagues, les bijoux
Qu'il lui donna pour marque de tendresse,
Lorsque de son Amant il devint son Époux.
Elle dont la vie est sans tache,

UN CONTE CRUEL
Genèse : un conte de Perrault (suite)

Et qui n'a jamais eu d'attache
Qu'à s'acquitter de son devoir,
Les lui donne sans s'émouvoir
Et même, le voyant se plaire à les reprendre,
N'a pas moins de joie à les rendre
Qu'elle en eut à les recevoir
Pour m'éprouver mon Époux me tourmente,
Dit-elle, et je vois bien qu'il ne me fait souffrir
Qu'afin de réveiller ma vertu languissante,
Qu'un doux et long repos pourrait faire périr.
S'il n'a pas ce dessein, du moins suis-je assurée
Que telle est du Seigneur la conduite sur moi
Et que de tant de maux l'ennuyeuse durée
N'est que pour exercer ma constance et ma foi.
Pendant que tant de malheureuses
Errent au gré de leurs désirs
Par mille routes dangereuses,
Après de faux et vains plaisirs;
Pendant que le Seigneur dans sa lente justice
Les laisse aller aux bords du précipice
Sans prendre part à leur danger,
Par un pur mouvement de sa bonté suprême,
Il me choisit comme un enfant qu'il aime,
Et s'applique à me corriger.
Aimons donc sa rigueur utilement cruelle,
On n'est heureux qu'autant qu'on a souffert,
Aimons sa bonté paternelle
Et la main dont elle se sert.
Le Prince a beau la voir obéir sans contrainte
À tous ses ordres absolus:
Je vois le fondement de cette vertu feinte,
Dit-il, et ce qui rend tous mes coups superflus,
C'est qu'ils n'ont porté leur atteinte
Qu'à des endroits où son amour n'est plus.
Dans son Enfant, dans la jeune Princesse,
Elle a mis toute sa tendresse;
À l'éprouver si je veux réussir,
C'est là qu'il faut que je m'adresse,
C'est là que je puis m'éclaircir.
Elle venait de donner la mamelle
Au tendre objet de son amour ardent,
Qui couché sur son sein se jouait avec elle,
Et riait en la regardant:
Je vois que vous l'aimez, lui dit-il, cependant
Il faut que je vous l'ôte en cet âge encor tendre,
Pour lui former les moeurs et pour la préserver
De certains mauvais airs qu'avec vous l'on peut prendre;
Mon heureux sort m'a fait trouver
Une Dame d'esprit qui saura l'élever
Dans toutes les vertus et dans la politesse
Que doit avoir une Princesse.
Disposez-vous à la quitter,
On va venir pour l'emporter.
Il la laisse à ces mots, n'ayant pas le courage,
Ni les yeux assez inhumains,
Pour voir arracher de ses mains
De leur amour l'unique gage;
Elle de mille pleurs se baigne le visage,
Et dans un morne accablement
Attend de son malheur le funeste moment.
Dès que d'une action si triste et si cruelle
Le ministre odieux à ses yeux se montra,
Il faut obéir lui dit-elle;
Puis prenant son Enfant qu'elle considéra,
Qu'elle baisa d'une ardeur maternelle,
Qui de ses petits bras tendrement la serra,
Toute en pleurs elle le livra.
Ah! que sa douleur fut amère!
Arracher l'enfant ou le coeur
Du sein d'une si tendre Mère,
C'est la même douleur
Près de la Ville était un Monastère,
Fameux par son antiquité,
Où des Vierges vivaient dans une règle austère,
Sous les yeux d'une Abbesse illustre en piété.
Ce fut là que dans le silence,
Et sans déclarer sa naissance,
On déposa l'Enfant, et des bagues de prix,
Sous l'espoir d'une récompense
Digne des soins que l'on en aurait pris.
Le Prince qui tâchait d'éloigner par la chasse
Le vif remords qui l'embarrasse
Sur l'excès de sa cruauté,
Craignait de revoir la Princesse,
Comme on craint de revoir une fière Tigresse
À qui son faon vient d'être ôté;
Cependant il en fut traité
Avec douceur avec caresse,
Et même avec cette tendresse
Qu'elle eut aux plus beaux jours de sa prospérité.
Par cette complaisance et si grande et si prompte,
Il fut touché de regret et de honte;
Mais son chagrin demeura le plus fort:
Ainsi, deux jours après, avec des larmes feintes,
Pour lui porter encor de plus vives atteintes,
Il lui vint dire que la Mort
De leur aimable Enfant avait fini le sort.
Ce coup inopiné mortellement la blesse,
Cependant malgré sa tristesse,
Ayant vu son Époux qui changeait de couleur
Elle parut oublier son malheur
Et n'avoir même de tendresse
Que pour le consoler de sa fausse douleur
Cette bonté, cette ardeur sans égale
D'amitié conjugale,
Du Prince tout à coup désarmant la rigueur
Le touche, le pénètre et lui change le coeur
Jusque-là qu'il lui prend envie
De déclarer que leur Enfant
Jouit encore de la vie;
Mais sa bile s'élève et fière lui défend
De rien découvrir du mystère
Qu'il peut être utile de taire.
Dès ce bienheureux jour telle des deux Époux
Fut la mutuelle tendresse,

UN CONTE CRUEL
Genèse : un conte de Perrault (suite)

Qu'elle n'est point plus vive aux moments les plus doux
Entre l'Amant et la Maîtresse.
Quinze fois le Soleil, pour former les saisons,
Habita tour à tour dans ses douze maisons,
Sans rien voir qui les désunisse;
Que si quelquefois par caprice
Il prend plaisir à la fâcher
C'est seulement pour empêcher
Que l'amour ne se ralentisse,
Tel que le Forgeron qui pressant son labeur
Répand un peu d'eau sur la braise
De sa languissante fournaise
Pour en redoubler la chaleur
Cependant la jeune Princesse
Croissait en esprit et en sagesse;
À la douceur à la naïveté
Qu'elle tenait de son aimable Mère,
Elle joignit de son illustre Père
L'agréable et noble fierté;
L'amas de ce qui plaît dans chaque caractère
Fit une parfaite beauté.
Partout comme un Astre elle brille;
Et par hasard un Seigneur de la Cour
Jeune, bien fait et plus beau que le jour
L'ayant vu paraître à la grille,
Conçut pour elle un violent amour.
Par l'instinct qu'au beau sexe a donné la Nature,
Et que toutes les beautés ont
De voir l'invisible blessure
Que font leurs yeux, au moment qu'ils la font,
La Princesse fut informée
Qu'elle était tendrement aimée.
Après avoir quelque temps résisté
Comme on le doit avant que de se rendre,
D'un amour également tendre
Elle l'aima de son côté.
Dans cet Amant, rien n'était à reprendre,
Il était beau, vaillant, né d'illustres aïeux
Et dès longtemps pour en faire son Gendre.
Sur lui le Prince avait jeté les yeux.
Ainsi donc avec joie il apprit la nouvelle
De l'ardeur tendre et mutuelle
Dont brûlaient ces jeunes Amants;
Mais il lui prit une bizarre envie
De leur faire acheter par de cruels tourments
Le plus grand bonheur de leur vie.
Je me plairai, dit-il, à les rendre contents;
Mais il faut que l'Inquiétude,
Par tout ce qu'elle a de plus rude,
Rende encor leurs feux plus constants;
De mon Épouse en même temps
J'exercerai la patience,
Non point, comme jusqu'à ce jour,
Pour assurer ma folle défiance,
Je ne dois plus douter de son amour;
Mais pour faire éclater aux yeux de tout le Monde
Sa Bonté, sa Douceur sa Sagesse profonde,
Afin que de ces dons si grands, si précieux,
La Terre se voyant parée,
En soit de respect pénétrée,
Et par reconnaissance en rende grâce aux Cieux.
Il déclare en public que manquant de lignée,
En qui l'État un jour retrouve son Seigneur,
Que la fille qu'il eut de son fol hyménée
Étant morte aussitôt que née,
Il doit ailleurs chercher plus de bonheur;
Que l'Épouse qu'il prend est d'illustre naissance,
Qu'en un Couvent on l'a jusqu'à ce jour
Fait élever dans l'innocence,
Et qu'il va par l'hymen couronner son amour.
On peut juger à quel point fut cruelle
Aux deux jeunes Amants cette affreuse nouvelle;
Ensuite, sans marquer ni chagrin, ni douleur,
Il avertit son Épouse fidèle
Qu'il faut qu'il se sépare d'elle
Pour éviter un extrême malheur;
Que le Peuple indigné de sa basse naissance
Le force à prendre ailleurs une digne alliance.
Il faut, dit-il, vous retirer
Sous votre toit de chaume et de fougère
Après avoir repris vos habits de Bergère
Que je vous ai fait préparer
Avec une tranquille et muette constance,
La Princesse entendit prononcer sa sentence;
Sous les dehors d'un visage serein
Elle dévorait son chagrin,
Et sans que la douleur diminuât ses charmes,
De ses beaux yeux tombaient de grosses larmes,
Ainsi que quelquefois au retour du Printemps,
Il fait Soleil et pleut en même temps.
Vous êtes mon Époux, mon Seigneur et mon Maître
(Dit-elle en soupirant, prête à s'évanouir),
Et quelque affreux que soit ce que je viens d'ouïr
Je saurai vous faire connaître
Que rien ne m'est si cher que de vous obéir
Dans sa chambre aussitôt seule elle se retire,
Et là se dépouillant de ses riches habits,
Elle reprend paisible et sans rien dire,
Pendant que son coeur en soupire,
Ceux qu'elle avait en gardant ses brebis.
En cet humble et simple équipage,
Elle aborde le Prince et lui tient ce langage:
Je ne puis m'éloigner de vous
Sans le pardon d'avoir su vous déplaire;
Je puis souffrir le poids de ma misère,
Mais je ne puis, Seigneur, souffrir votre courroux;
Accordez cette grâce à mon regret sincère,
Et je vivrai contente en mon triste séjour
Sans que jamais le Temps altère
Ni mon humble respect, ni mon fidèle amour.
Tant de soumission et tant de grandeur d'âme
Sous un si vil habillement,
Qui dans le coeur du Prince en ce même moment
Réveilla tous les traits de sa première flamme,
Allaient casser l'arrêt de son bannissement.

UN CONTE CRUEL
Genèse : un conte de Perrault (suite)

Ému par de si puissants charmes,
Et prêt à répandre des larmes,
Il commençait à s'avancer
Pour l'embrasser,
Quant tout à coup l'impérieuse gloire
D'être ferme en son sentiment
Sur son amour remporta la victoire,
Et le fit en ces mots répondre durement:
De tout le temps passé j'ai perdu la mémoire,
Je suis content de votre repentir
Allez, il est temps de partir
Elle part aussitôt, et regardant son Père
Qu'on avait revêtu de son rustique habit,
Et qui, le coeur percé d'une douleur amère,
Pleurait un changement si prompt et si subit:
Retournons, lui dit-elle, en nos sombres bocages,
Retournons habiter nos demeures sauvages,
Et quittons sans regret la pompe des Palais;
Nos cabanes n'ont pas tant de magnificence,
Mais on y trouve avec plus d'innocence,
Un plus ferme repos, une plus douce paix.
Dans son désert à grand-peine arrivée,
Elle reprend et quenouille et fuseaux,
Et va filer au bord des mêmes eaux
Où le Prince l'avait trouvée.
Là son coeur tranquille et sans fiel
Cent fois le jour demande au Ciel
Qu'il comble son époux de gloire, de richesses,
Et qu'à tous ses désirs il ne refuse rien;
Un amour nourri de caresses
N'est pas plus ardent que le sien.
Ce cher Époux qu'elle regrette
Voulant encore l'éprouver
Lui fait dire dans sa retraite
Qu'elle ait à venir le trouver.
Griselidis, dit-il, dès qu'elle se présente,
Il faut que la Princesse à qui je dois demain
Dans le Temple donner la main,
De vous et de moi soit contente.
Je vous demande ici tous vos soins, et je veux
Que vous m'aidiez à plaire à l'objet de mes voeux;
Vous savez de quel air il faut que l'on me serve,
Point d'épargne, point de réserve;
Que tout sente le Prince, et le Prince amoureux.
Employez toute votre adresse
À parer son appartement,
Que l'abondance, la richesse,
La propreté, la politesse
S'y fassent voir également;
Enfin songez incessamment
Que c'est une jeune Princesse
Que j'aime tendrement.
Pour vous faire entrer davantage
Dans les soins de votre devoir,
Je veux ici vous faire voir
Celle qu'à bien servir mon ordre vous engage.
Telle qu'aux Portes du Levant
Se montre la naissante Aurore,
Telle parut en arrivant
La Princesse plus belle encore.
Griselidis à son abord
Dans le fond de son coeur sentit un doux transport
De la tendresse maternelle;
Du temps passé, de ses jours bienheureux,
Le souvenir en son coeur se rappelle.
Hélas! ma fille, en soi-même dit-elle,
Si le Ciel favorable eût écouté mes voeux,
Serait presque aussi grande, et peut-être aussi belle.
Pour la jeune Princesse en ce même moment
Elle prit un amour si vif, si véhément,
Qu'aussitôt qu'elle fut absente,
En cette sorte au Prince elle parla,
Suivant, sans le savoir, l'instinct qui s'en mêla:
Souffrez, Seigneur, que je vous représente
Que cette Princesse charmante,
Dont vous allez être l'Époux,
Dans l'aise, dans l'éclat, dans la pourpre nourrie,
Ne pourra supporter sans en perdre la vie,
Les mêmes traitements que j'ai reçus de vous.
Le besoin, ma naissance obscure,
M'avaient endurcie aux travaux.
Et je pouvais souffrir toutes sortes de maux
Sans peine et même sans murmure;
Mais elle qui jamais n'a connu la douleur
Elle mourra dès la moindre rigueur,
Dès la moindre parole un peu sèche, un peu dure.
Hélas! Seigneur je vous conjure
De la traiter avec douceur.
Songez, lui dit le Prince avec un ton sévère,
À me servir selon votre pouvoir;
Il ne faut pas qu'une simple Bergère
Fasse des leçons, et s'ingère
De m'avertir de mon devoir.
Griselidis, à ces mots, sans rien dire,
Baisse les yeux et se retire.
Cependant pour l'Hymen les Seigneurs invités,
Arrivèrent de tous côtés;
Dans une magnifique salle
Où le Prince les assembla
Avant que d'allumer la torche nuptiale,
En cette sorte il leur parla:
Rien au monde, après l'Espérance,
N'est plus trompeur que l'Apparence;
Ici l'on en peut voir un exemple éclatant.
Qui ne croirait que ma jeune Maîtresse,
Que l'Hymen va rendre Princesse,
Ne soit heureuse et n'ait le coeur content?
Il n'en est rien pourtant.
Qui pourrait s'empêcher de croire
Que ce jeune Guerrier amoureux de la gloire
N'aime à voir cet Hymen, lui qui dans les Tournois
Va sur tous ses Rivaux remporter la victoire?
Cela n'est pas vrai toutefois.
Qui ne croirait encor qu'en sa juste colère,
Griselidis ne pleure et ne se désespère?

UN CONTE CRUEL
Genèse : un conte de Perrault (fin)

Elle ne se plaint point, elle consent à tout,
Et rien n'à pu pousser sa patience à bout.
Qui ne croirait enfin que de ma destinée
Rien ne peut égaler la course fortunée,
En voyant les appas de l'objet de mes voeux ?
Cependant si l'Hymen me liait de ses noeuds,
J'en concevrais une douleur profonde,
Et de tous les Princes du Monde
Je serais le plus malheureux.
L'Énigme vous paraît difficile à comprendre ;
Deux mots vont vous la faire entendre,
Et ces deux mots feront évanouir
Tous les malheurs que vous venez d'ouïr.
Sachez, poursuivit-il, que l'aimable Personne
Que vous croyez m'avoir blessé le coeur,
Est ma Fille, et que je la donne
Pour Femme à ce jeune Seigneur
Qui l'aime d'un amour extrême
Et dont il est aimé de même.
Sachez encor que touché vivement
De la patience et du zèle
De l'Épouse sage et fidèle
Que j'ai chassée indignement,
Je la reprends, afin que je répare,
Par tout ce que l'amour peut avoir de plus doux,
Le traitement dur et barbare
Qu'elle a reçu de mon esprit jaloux.
Plus grande sera mon étude
À prévenir tous ses désirs,
Qu'elle ne fut dans mon inquiétude
À l'accabler de déplaisirs ;
Et si dans tous les temps doit vivre la mémoire
Des ennuis dont son coeur ne fut point abattu,
Je veux que plus encore on parle de la gloire
Dont j'aurai couronné sa suprême vertu.
Comme quand un épais nuage
A le jour obscurci,
Et que le Ciel de toutes parts noirci,
Menace d'un affreux orage ;
Si de ce voile obscur par les vents écarté
Un brillant rayon de clarté
Se répand sur le paysage,
Tout rit et reprend sa beauté ;
Telle, dans tous les yeux où régnait la tristesse,
Éclate tout à coup une vive allégresse.
Par ce prompt éclaircissement,
La jeune Princesse ravie
D'apprendre que du Prince elle a reçu la vie
Se jette à ses genoux qu'elle embrasse ardemment.
Son père qu'attendrit une fille si chère,
La relève, la baise, et la mène à sa mère,
À qui trop de plaisir en un même moment
Était presque tout sentiment.
Son coeur, qui tant de fois en proie
Aux plus cuisants traits du malheur,
Supporta si bien la douleur,
Succombe au doux poids de la joie ;
À peine de ses bras pouvait-elle serrer
L'aimable Enfant que le ciel lui renvoie,
Elle ne pouvait que pleurer.
Assez dans d'autres temps vous pourrez satisfaire,
Lui dit le Prince, aux tendresses du sang ;
Reprenez les habits qu'exige votre rang,
Nous avons des noces à faire.
Au Temple on conduisit les deux jeunes Amants,
Où la mutuelle promesse
De se chérir avec tendresse
Affermit pour jamais leurs doux engagements.
Ce ne sont que Plaisirs, que Tournois magnifiques,
Que Jeux, que Danses, que Musiques,
Et que Festins délicieux,
Où sur Griselidis se tournent tous les yeux,
Où sa patience éprouvée
Jusque au Ciel est élevée
Par mille éloges glorieux :
Des Peuples réjouis la complaisance est telle
Pour leur Prince capricieux,
Qu'ils vont jusqu'à louer son épreuve cruelle,
À qui d'une vertu si belle,
Si séante au beau sexe, et si rare en tous lieux,
On doit un si parfait modèle.

UN CONTE CRUEL
Biographies

Valérie Poirier - Auteure
Née à Rouen en 1961, Valérie Poirier passe une partie de son enfance à La Chaux-de-Fonds. Elle vit aujourd'hui à Genève. Elle est l'auteure de plus d'une dizaine de pièces de théâtre, dont *Les Bouches* (Théâtre du Grütli, 2006), *Pièces détachées* (Marionnettes de Genève, 2012), *John W.* (Am Stram Gram, 2014) et de textes en prose, parmi lesquels un recueil de nouvelles, *Ivre avec les escargots* (Éditions d'autre part, 2013). Quatre de ses pièces ont paru chez Bernard Campiche Éditeur. *John W.* est publié chez L'Arche/Am Stram Gram (ouvrage collectif).

Martine Paschoud – Metteure en scène
Metteure en scène et comédienne, Martine Paschoud a dirigé le théâtre Le Poche-Genève de 1984 à 1996. Elle a réalisé une centaine de mises en scène, notamment *Visages connus, sentiments mêlés* de Botho Strauss (Le Poche, 1988), *L'Abus* de Gilles Laubert (Théâtre Saint-Gervais, 1996), *Le Conte d'hiver* de William Shakespeare (Comédie de Genève, 2004), *Bonheur flottant* de Matthias Zschokke (Théâtre de l'Orangerie, 2006). *Un Conte cruel* marque sa seconde collaboration avec Valérie Poirier, dont elle a mis en scène *Loin du bal* au Poche en 2009.

Philippe Morand – Mise en jeu
Né à Delémont en 1951, Philippe Morand termine sa formation de comédien à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS) à Bruxelles en 1973. Depuis cette date, il travaille en qualité de comédien, metteur en scène, adaptateur, auteur, maître de stages, directeur de collection et directeur de théâtres en Suisse, en France, en Belgique et au Québec. Il a été comédien permanent durant cinq ans au Théâtre Populaire Romand à La Chaux-de-Fonds et a beaucoup joué en Suisse, en France et en Belgique (Shakespeare, Molière, Claudel, Rilke, Flaubert, mais aussi des modernes Handke, Kroetz, Schwartz, Arden, Probst, Piemme, Witkiewicz, Kalisky, Dürrenmatt, Hacks), etc. Il a dirigé le Théâtre Le Poche-Genève de 1996 à 2003 où il n'a programmé que des écritures contemporaines. Depuis 2007, il dirige l'École de Théâtre de Martigny et dès 2008 le Théâtre Alambic-Martigny. Il a enseigné à de nombreuses reprises à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS) à Bruxelles, à l'École Nationale de Théâtre du Canada à Montréal, à l'École Supérieure d'Art Dramatique (ESAD) à Genève, à la Section professionnelle d'Art Dramatique (SPAD) à Lausanne et à La Manufacture/Haute École de Théâtre de Suisse Romande (HETSR) à Lausanne. Il a également signé la mise en jeu des derniers spectacles d'Yvette Théraulaz, *Les Années* et *Ma Barbara*, représenté fin 2015 à la Comédie de Genève.